This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LOEB MUSIC LIBRARY
ML 16YZ X

Mus 3700.14

RICHARD ALDRICH

THE MUSIC LIBRARY
OF THE
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

DATE DUE

AUG 1 7 1963			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

LETTRES

DE

ROLAND DE LASSUS.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les Billets des Rois en Flandre. *Xylographie, Musique, Coutumes.* — Gand, Vuylsteke, in-12.

EN PRÉPARATION :

La Musique aux Pays-Bas. *Compositeurs, virtuoses, théoriciens, luthiers, opéras, motets, airs populaires, académies, maîtrises, livres, portraits, etc.* — Bruxelles, Schott frères, in-8o, tome IX.

IMPRIMERIE VICTOR VAN DOOSSELAERE, GAND.

Jf

CINQ LETTRES INTIMES

DE

ROLAND DE LASSUS,

commentées par

EDMOND VANDER STRAETEN

GAND,
LIBRAIRIE DE J. VUYLSTEKE,
15, rue aux Vaches.

1891.

Mus 3700.14
~~KC17537~~

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAY 30 1957

055742

Tiré à cent exemplaires.

A MON AMI

LE DOCTEUR GAILLIARD,

HOMMAGE SYMPATHIQUE

Me trouvant, en 1884, *à Munich, j'y appris l'existence de quatre lettres particulières de Roland de Lassus.*

Après bien des démarches, j'eus l'autorisation d'en prendre copie.

La cinquième lettre a été transcrite pour moi à Mons.

De l'observation, au lieu d'érudition.

Point de notes marginales ni de citations interlinéaires.

Un texte ininterrompu, et, ad calcem, *les pièces probantes, à l'intention de ceux qui aiment ce mode de contrôle.*

On vise ici un but utile : celui de montrer quelques phases inaperçues de la carrière féconde d'une haute personnalité artistique.

Nec plus ultrà !

L'AUTEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

LES COMMENTAIRES.

I.

LA NOTE JUSTE.

—

Voici Lassus sous un jour nouveau : comme être humain, s'entend. *Homo es !*

L'histoire nous l'a transmis planant dans une auréole majestueuse. Mieux encore : ses œuvres, pures créations du génie, reluisent d'un éclat éblouissant que le temps ne saurait ternir.

Cantiques et madrigaux, extases de l'âme et fantaisies de l'esprit, il s'y incarne complétement, en subissant tour à tour l'influence de son éducation religieuse et de sa nature gauloise.

Sa personnalité humaine, prosaïque, réelle, où se dessine-t-elle ?

Point dans les chroniques assurément. Thèmes laudatifs sur toute la ligne, amplifiés à plaisir par les biographes anciens et modernes.

Dans les pièces officielles peut-être? Requêtes, arrêtés, liquidations, gratifications... fatras d'une insignifiance inimaginable.

Dans les dédicaces? Formules de politesse, tributs d'hommages... toute la nomenclature thuriféraire y défile. Beaucoup à la surface, peu au fond.

Et que de latin, que d'italien, d'allemand et de français! Un vrai polyglotte, dirait-on. Ah! qu'il en faudra rabattre!

Reste la correspondance familière. Ici seulement l'individualité même de l'artiste se révèle, et le scalpel moral peut pénétrer dans le vif de l'être.

Quelques épîtres intimes, et tout est dit. Vraies photographies physiologiques, en somme, et les seuls documents caractéristiques sur lesquels l'historien puisse se baser avec sûreté.

II.

MAROTTE ET MAROTTE.

—

Un familier de la maison ducale de Bavière nous a dépeint Lassus agitant les grelots de la folie sur les planches d'un théâtre de cour.

Se fût-on douté que ce même Lassus ait été recruteur de comédiens et de baladins ? Simple coin du voile à lever.

Si la vue d'une batte, maniée par l'immortel compositeur vous offense, qu'allez-vous dire en le sachant négociateur secret d'acteurs forains ?

Lui-même pourtant, rien que lui-même.

Il y a, d'ailleurs, marotte et marotte. Celle-ci n'offre absolument rien d'avilissant.

Il y a aussi forains et forains. Ceux de l'espèce que la cour bavaroise faisait lever, me semblent, du moins en apparence, ne prêter le flanc à aucune équivoque significative.

En fait de mœurs galantes, Munich venait bien certainement à la remorque des cours méridionales, Rome en tête. Mais, ce que nous prendrions aujourd'hui pour de la licence, passait alors comme une monnaie courante, partout.

Habitude faisait loi.

Percer entièrement le huis clos du cénacle, est difficile. Les révélations concernant notre Lassus, suffisent. Que nous importe, au fond, le reste ?

III.

PLUIE DE FAVEURS.

—

Son admission à la cour bavaroise ne fut point immédiate. Il dut se glisser peu à peu dans les faveurs des princes.

Un obstacle se mit en travers : la langue allemande. Wallon, se servant conséquemment d'un idiôme diamétralement opposé à la langue germanique, il eut à subir un rude apprentissage.

A ne lire que ses dédicaces, le résultat en fut surprenant. Mais là, comme pour les dédicaces, latines et italiennes, une main complaisante s'interposa. Je pense même

que son allemand écrit sonnait bien plus désagréablement que son latin.

Il put observer, étudier. Chantre, il était de toutes les parties musicales, au salon comme à la chapelle. Sa voix d'enfant avait été ravissante ; peut-être s'était-elle transformée, depuis, en un ténor délicieux. Autre élément de séduction pour ses maîtres.

Bientôt, à la perfection du chant s'ajouta celle de la composition, qui l'éleva au premier rang. Le maniement de la langue nationale lui devint plus ou moins familier. Admis à enseigner les éléments de son art à la jeune famille bavaroise, il put commencer une série d'assauts, qui finirent par le rendre maître de la place.

Devenu *Capellmeister*, les faveurs pleuvent de tous côtés. Non-seulement, il a la confiance des ducs, mais il en est le compagnon assidu. Chargé de faire une levée de musiciens aux Pays-Bas, il parvient quasi à tenir en échec Philipe II, qui venait d'ordonner un recrutement semblable pour sa chapelle flamande à Madrid.

Il ramène un convoi d'artistes *di primo cartello*, après avoir profité de son séjour à Anvers, pour y faire éditer une série de compositions admirables.

Arrive le mariage de Guillaume, fils aîné du duc régnant Albert, avec Renée de Lorraine. Cela donne lieu à de splendides fêtes, où les virtuoses flamands et italiens font merveille. Ces derniers avait été recrutés également par les soins de Lassus, car son passage à Ferrare est signalé, quelques mois auparavant, dans un document officiel.

Bals, festins, tournois, cortéges, mascarades, messes et motets, ne discontinuent point, durant une semaine entière. Saisissons au passage un des divertissements scéniques où la musique eut une assez large part.

La parole est au familier du palais : Massimo Trojano. Son récit dialogué revêt ici une forme narrative. J'omets aussi, pour plus de clarté, maint détail oiseux.

IV.

COMMEDIA DELL' ARTE.

—

Le soir, après le souper, on improvisa une comédie italienne. Toutes les dames sérénissimes y furent présentes. La plupart, il est vrai, ne comprenaient rien au langage des acteurs, mais Roland de Lassus joua son rôle avec une telle grâce et dextérité, qu'il fit rire à gorge déployée tout le monde.

La veille seulement de la représentation, le duc Guillaume de Bavière lui exprima le désir de voir se dérouler une comédie, à l'occasion du susdit mariage. Le sachant apte à tout, il le pressa si vivement, que le maître ne put se soustraire à ses instances.

Lassus s'entendit avec Massimo Trojano. En un instant, le sujet fut fixé et le canevas à amplifier convenu. *La Cortegiana innamorata*, tel était le titre de la farce.

Lassus fit le *Magnifico*, sous l'appellation de *messer Pantalone di bisognosi*, messire Pantalon des nécessiteux.

Jean-Baptiste Scolari, de Trente, parut sous les traits de Zanni, l'arlequin.

Massimo Trojano eut trois rôles : le paysan — au prologue — l'amant sous le nom de Polydore, et l'Espagnol désespéré, appelé don Diégo de Mendoza.

Carlo Livizzano simula le serviteur de Polydore, George d'Ori, de Trente, le serviteur de l'Espagnol.

Le marquis de Malespine représenta la courtisane amoureuse, Camille. Sa servante fut Hercule III.

A l'issue du prologue, Lassus fit chanter un délicieux madrigal à cinq voix.

Bientôt arrive sur la scène Massimo Trojano. Il est vêtu de velours cramoisi,

orné de larges galons d'or sur lequel est jetée une capote de velours noir fourré de magnifique zibeline.

Il loue le sort d'être heureux, et de pouvoir se réjouir dans le royaume de galants.

Un serviteur de son frère Fabrice, envoyé de la campagne, lui présente une lettre remplie de très mauvaises nouvelles. Après l'avoir lue, Polydore pousse un profond soupir, appelle Camille, l'embrasse et part.

Du côté opposé à la scène, entre Lassus le Magnifique, portant un pourpoint de satin cramoisi, des bas d'écarlate à la vénitienne, et une robe noire qui lui descend jusqu'aux pieds. Rien qu'à voir son masque, l'assistance éclate de rire.

Muni d'un luth, il chante, en s'accompagnant :

« Bienheureux soit celui qui, passant par cette voie, ne soupire point! » Il répète la *canzone*, puis se met à se plaindre de l'amour : « Pauvre Pantalon, fait-il, tu ne peux passer cette rue, sans envoyer des soupirs à l'air et des larmes à la terre ! »

On rit, dans l'auditoire, à se tordre, surtout pendant le long discours que Pantalon tient, parfois seul, parfois avec Camille, sur le perfide amour.

Survient Zanni, qui, ne reconnaissant pas son maître, pour ne l'avoir point revu depuis des années, le heurte violemment. Delà dispute, qui se termine à l'amiable.

Ne se sentant plus de joie, Zanni empoigne Pantalon, le jette sur ses épaules, et le fait tournoyer comme une meule. Pantalon exécute le même manège; tous deux roulent à terre.

Lorsqu'ils sont debout, les vieux souvenirs sont évoqués. Zanni apprend la mort de la femme de Pantalon. Tous deux se mettent à hurler comme des loups. Zanni pleure à chaudes larmes, en songeant aux *macaroni* et *raffioli*, que jadis il reçut d'elle.

Ces lamentations finies, Zanni consent à porter des poulets, de la part de son maître, à la chère Camille, et même à lui parler en sa faveur. Or, il fait tout le contraire.

Pantalon parti, Zanni, timide et craintif, va déposer ses hommages aux pieds de la belle, qui s'en enmourache et l'admet dans sa *casa*.

En même temps, vibre une mélodieuse musique, formulée par cinq voix et autant de violes. L'auditoire n'a pas discontinué de rire.

Pantalon rentre. Il s'étonne de l'extrême retard que met Zanni à lui apporter la réponse. Le serviteur arrive, muni d'une lettre de Camille, qui lui dit que, s'il tient à être agréé, il doit se travestir de la façon que lui indiquera Zanni.

Les voilà tous deux à échanger soigneusement leurs habits.

S'offre l'Espagnol, le cœur consumé de jalousie et de rage. Il narre à son serviteur ses exploits de bravoure, et énumère combien d'ennemis il a, de sa main, envoyé à l'Achéron. Et dire que, maintenant, une vile femme le prive de son cœur !

N'y tenant plus, il s'en va trouver Camille

et la prie de le recevoir dans son intimité. A l'aide de paroles flatteuses, Camille se fait donner un collier d'or, en y joignant la promesse d'accueillir le soupirant chez elle.

Pantalon se présente alors, vêtu du costume de Zanni, et celui-ci portant les habits de Pantalon.

Il fait longuement la leçon au Magnifique, et lui montre de quelle façon il doit s'introduire chez Camille. Ils entrent.

Ici, une mélodie à quatre voix, deux luths, un clavecin, un fifre et une basse de viole.

Polydore, l'amant favorisé de Camille, est de retour de la campagne, et s'en va trouver sa maîtresse. Il y rencontre Pantalon vêtu d'habits grossiers. Il veut savoir quel est ce drôle, et apprend que c'est un portefaix, chargé par elle d'expédier un coffre renfermant des effets de sœur Doralice de Santo Cataldo.

Plein de confiance, l'amoureux engage le portefaix à exécuter son message le plus vite possible. Pantalon-Zanni, peu rompu au

métier, s'excuse sur son grand âge et finit par refuser nettement.

Alors, Polydore indigné, s'arme d'un bâton et roue de coups le récalcitrant commissionnaire.

Durant cette algarade, l'auditoire se tient les côtes.

Au bruit de la bastonnade, Zanni prend l'alarme, et, trouvant par hasard un sac vide, s'y enveloppe prestement. La servante de Camille porte le sac au milieu de la scène, comme s'il renfermait un cadavre.

A l'heure indiquée, l'Espagnol vient frapper à la porte du logis. La servante lui annonce que Polydore est revenu des champs. A cette nouvelle, l'Espagnol s'irrite, lève les yeux au ciel, et s'exclame en soupirant : *Ahi amargo de mi!* Sur ce, il heurte le sac où s'est blotti Zanni, tombe dessus, se relève, délie le sac, en expulse Zanni et lui assène de nombreux et vigoureux coups de bâton. Zanni s'enfuit, poursuivi avec acharnement.

Sa vengeance assouvie, Polydore impose

à Camille l'obligation de se marier. Elle refuse, puis finit, à force d'objurgations, par céder. On convient qu'elle sera l'épouse légitime de Zanni.

Bientôt arrivent Pantalon, muni d'une provision d'armes, et Zanni, ayant deux arquebuses sur l'épaule, huit poignards à la ceinture, une targe et une épée à la main, et sur la tête un casque rouillé. Ils brandissent, en guise de provocation, ces instruments de destruction, et cherchent leurs ennemis.

Pendant que Camille invite Polydore à s'entendre avec Pantalon, celui-ci voit son adversaire, et le montre à Zanni, qui, pris de frayeur, prétend que son maître doit dégaîner le premier, tandis que celui-ci entend que ce soit Zanni.

Finalement, après s'être disputés sur la choix des armes, une grotesque escarmouche a lieu. Camille s'interpose, on se réconcilie. La belle est donnée à Zanni, et, pour célébrer une si belle alliance, un ballet à l'Italienne est dansé.

Trojano, de la part de Lassus, vient faire ses excuses à l'auditoire. La pièce n'a certainement pas été digne des sérénissimes princes qui ont daigné l'honorer de leur présence. Mais, pressé par le temps, on s'est efforcé de faire pour le mieux.

Jusqu'ici, le *Dialogo* traduit de Massimo Trojano (1).

---

(1) Voyez le texte original, à la deuxième partie : *les Lettres*, nº VI.

V.

GYMNASTIQUE.

—

« Quelle Orlande ! » comme on disait autrefois à Mons.

Tout résidait dans l'improvisation. Le scénario n'était qu'une sorte de thème sur lequel l'acteur brodait les fantaisies les plus inimaginables. Il fallait tirer parti du moindre mot, prendre au vol le moindre geste, pour créer, en virtuose accompli et à l'aide d'un partner rompu au métier, une série de dialogues extravagants, toujours liés, par un point quelconque, au sujet principal.

Qui le croira ? Pantalon, ou incidemment

Zanni, Lassus sut entrer, comme on dit en argot de théâtre, dans la peau de ses personnages.

On connaît ce vieillard amoureux et dupé de la comédie italienne, tantôt simple et bon, tantôt vaniteux et avare, surnommé *le Magnifique*, parce qu'il se drapait dans sa grotesque importance et qu'il s'efforçait de rayonner comme un soleil dans l'espace.

Il portait traditionnellement une culotte qui se confondait avec les bas ; une espèce de robe de palais de couleur noire ; un pourpoint écarlate d'abord, puis à nuance foncée ; un masque à barbe.

Ce Pantalon là dut aller, comme un charme, à notre grand musicien, costumé, à certains détails près, de la façon que Trojano vient de décrire, et que les fresques de Pompéi et d'Herculanum nous ont transmise. Vrai type du marchand vénitien, au règne des *Gelosi*.

Mais, Zanni, l'arlequin bergamesque, Zanni, le grimacier, le pétulant, le poltron, le gourmand, brûlant les planches, donnant et recevant des volées de bâton ; se jettant à terre et se relevant en un clin d'œil; se roulant « comme une meule de moulin » ; prêt à s'envelopper, en Scapin anticipé, dans le « sac ridicule » dont parle Boileau ; faisant mille poses risquées, parfois choquantes ; prodiguant les *lazzi* en dialecte obligé ; opposant les jovialités insensées aux désespoirs délirants, et vice-versa ; se donnant pleine carrière en fait d'extravagances.... là, franchement, était-ce bien possible, et n'eût-il point fallu être un gymnaste achevé au moral comme au physique, pour soutenir, un acte durant, un rôle pareil ?

Eh bien ! ce Zanni si abracadabrant, mieux peut-être que le pompeux Pantalon — deux charmants croquis de Callot — eut un succès de fou rire prodigieux.

Vous le voyez ici, avec son vêtement plein d'ampleur, son sabre de bois, son chapeau à panache se pliant à toutes les formes capricieuses, son masque laissant percer une bouche contractée d'où sort un bout de langue pointue....

Oui, ce fier-à-bras, qui brandit majes-

tueusement la *spada*, qui roucoule la tendre romance, déploye les magnificences voulues, et, après un flot de rodomontades, joue le dupé ridicule... le voici qui gambade, pirouette, comme un danseur de profession, tourne, en excellent patois bergamesque, cent quolibets des mieux réussis, mime en maître accompli, rend jaloux enfin le bouffon en titre, Massimo Trojano, qui, subjugué par l'*incanto*, lui voue ces lignes significatives :

« Silence ! Le Zanni — représenté par Lassus — déploya une telle grâce, une telle intelligence, qu'on eût dit qu'il avait habité, en observateur studieux, pendant un demi-siècle, la vallée de Bergame. »

Et l'auteur du canevas de cette farce à tous crins, où l'on pourra reconnaître la forme embryonnaire de l'*opera buffa ?* Encore Lassus, résumant en lui, au triple titre d'inventeur, d'acteur et de compositeur, le vrai spécimen de l'imprésario.

La plume divine qui traça les *Psaumes de la Pénitence*, écrivant le scénario de Pierrot,

lequel, après, se trouve réalisé *all' improviso* par l'incomparable maître !

Pergolèse créa une *Serva padrona* et un *Stabat*, comme Rossini produisit un *Guillaume Tell* et un *Stabat*. Des abîmes séparent, en apparence, ces inspirations géniales. Rien de cela au fond. Un seul et même style pour le motet et pour le drame. La démonstration en a été faite à satiété.

Arlequin et David hurlent de se voir juxtaposés. Un comble des plus originaux qui aient été réalisés jamais.

En présence de l'auguste assemblée de la cour ducale de Munich, Lassus, se ressouvenant d'un vieux dicton scénique, eût pu dire malicieusement, comme le Pierrot italien : *Tutto 'l mundo è fatto come la nostra famiglia.*

C'est la morale de cette incroyable équipée. Joyeux compère, quelle Orlande !

VI.

A MANTOUE ET A BOLOGNE.

—

L'acteur-imprésario va s'exercer sur une scène plus vaste. Et, par bonheur, c'est lui-même qui aura la parole. Son public sera tout simplement le sérénissime prince de Bavière, auquel il va s'adresser *ex toto corde.*

Trojano venait de quitter furtivement la cour, après avoir perpétré un meurtre, dans les circonstances les plus romanesques. D'autres artistes de renom allaient prendre congé de leur maître. Rien de nomade comme les musiciens. Tâche ardue pour les biographes, chargés de parcourir l'Europe, d'un

bout à l'autre, pour saisir la trace de leurs capricieux itinéraires !

Voilà Lassus en route pour l'Italie. Il fallait parer au vide qui s'effectuait dans les rangs des virtuoses de chambre, de théâtre et de chapelle. Ah ! s'il n'eût fallu recruter que ces derniers !

Première étape, Mantoue. Lassus et son compagnon, Joan Pietro, y sont cordialement accueillis. Une chaîne d'honneur est octroyée au guide de notre *Orphée*, un brillant artiste peut-être. Même distinction flatteuse, à son passage à Ferrare. Exhibition, à Bologne, d'un « roi des danseurs, » un tout jeune artiste d'une souplesse phénoménale. Il saute le cheval, ballade sur une corde, trottine avec deux gros bâtons, manie dextrement toutes sortes d'armes, exécute des voltiges d'une hardiesse surprenante. Bref, la grâce personnifiée et sans pareil dans le monde entier.

Balladin, que me veux-tu ? N'oubliez pas que Lassus se connaît en bâtons, en souplesses et en armes... L'intervention du duc de

Florence sera nécessaire, pour décider « ce souverain de la chorégraphie » à accepter les offres qui lui sont faites. Réussite presque certaine.

Bonnes recrues pour la chapelle bavaroise : un contralto d'un talent rarissime et un ténor du plus parfait mérite. Les négociations promettent d'aboutir.

Saluez *Gerardo Venturino il Magnifico*, qui fait rire et pleurer irrésistiblement. Cinquante-six ans, l'âge à peu près du *Magnifico* de tout à l'heure, c'est-à-dire de Lassus en personne. Parfait le *Gerardo* pour les vieillards et les pères nobles. Il s'agira de le déterminer à laisser à domicile sa femme et ses enfants. Au cas où Lassus ne pourrait l'emmener seul à Munich, les frais seront considérables.

Une basse maintenant, représentée par un *giovine* d'une charmante physionomie. Talent éminent, d'une précision d'exécution merveilleuse. Le jeune artiste joue du cornet, et forme, en somme, une excellente acquisition.

Oh! oh! ceci est du genre le plus sérieux : une pucelle, *una vergine*, quasi rustique et de bonne famille. Son mérite? Elle chante, sans broncher « sur le livre, » d'une voix fort belle, et s'accompagne à ravir du luth. Elle s'appelle Ipolita.

Lassus, habile sur le luth, se trouve encore ici sur son vrai terrain. Mais, la donzelle « qui compte à peine quinze ans? » Il lui faudra veiller sur sa vertu, avec une sollicitude toute paternelle : *caro debilis*. On lui adjoindra son frère, « gentilhomme galant, » luthiste aussi et chantant honnêtement. Le père, plus scrupuleux que le négociateur et le chaperon, hésite. Il aura à délibérer longuement, et ne fera connaître son avis que lorsque Lassus sera à Rome.

Pour celui-ci, « il a très à cœur de présenter la *vergine* à son Altesse Sérenissime. »

Un nommé Julio, discantiste, lui est vivement recommandé, pour être exceptionnel comme voix et comme nature artistique. Il a femme et enfants, et tient mordicus à ne

point s'en séparer, au cas où il quitterait Bologne. Voilà qui coûtera un joli denier. N'importe, le chanteur est hors ligne, il est organiste à ses heures, et luthiste comme tous les grands virtuoses de la voix.

Récapitulation — c'est toujours Lassus qui parle : — Gérard *le Magnifique ;* le danseur et son enfant ; la basse de chambre ; les deux artistes romains ; Julio, sa femme et trois enfants ; la signora Ipolita, son frère et un serviteur ; le Lorenzino ; Jean-Baptiste, accompagné de son père, bon sonneur de cornet. Au total, vingt personnes à salarier et à nourrir.

Tous réclament, outre leurs frais de route, une somme anticipée de cinquante écus. *In caudâ venenum.*

C'est le cas aussi pour la fin de l'épître familière de Lassus. Notre illustre maître avait sans doute oublié que la langue italienne brave, au besoin, comme la latine, l'intimité outrée, puisqu'il se sert résolûment de la langue française pour lâcher certaines

expressions d'un libertinage d'autant plus surprenant, qu'il a lieu entre *padrone* et *servo* — c'est le titre que Lassus se donne ici à lui-même.

Ah ! les mœurs de cour ! On en verra bien d'autres.

VII.

A FLORENCE ET A ROME.

—

La ville des Médicis fournit un assez modeste contingent à notre touriste.

Vu de près, *Gerardo Magnifico* lui laissa une impression fâcheuse. On avait surfait, à Bologne, son mérite. Quoi ! il sert invariablement les mêmes farces ! Son rôle n'est-il point de broder, sur un thème convenu, des variations toujours nouvelles ? Inutile, selon Lassus, de traiter avec lui.

D'ailleurs, un autre Pantalon est en perspective. Celui-ci, du moins, provoque le rire de cent façons. Enrôlons-le de suite.

On ne saurait, à Munich, se passer d'un talent si souple et si fécond.

Traitons, par la même occasion, avec un imprésario d'une habileté rare : Juan Maria. Auteur d'une petite comédie, il dirige un personnel de six acteurs rompus au métier et sachant exécuter des danses « et autres galanteries. »

Cette utile troupe étant agréée, *Gerardo Magnifico* doit être abandonné forcément. Ce monotone faiseur n'a d'ailleurs qu'une médiocre envie de se déplacer, et sa femme, qu'il tient à voir manœuvrer à ses côtés, ne possède pas un talent assez sérieux pour être mise en ligne de compte.

Le sérénissime prince sera-t-il satisfait d'avoir, à ses concerts, un bambin de seize ans, doué d'un vrai génie musical ? Avec quelle grâce il manie la basse de viole ! Quelle dextérité il met à jouer du violon, du luth, et même du trombone et du cornet ! Son père, tromboniste du prince florentin, possède un talent remarquable sur la lyre.

Le froid est excessif à Florence, tout le monde s'y enrhume, Lassus, en particulier, souffre d'un catarrhe opiniâtre. Singulier cadeau à rapporter d'Italie.

Et maintenant, en route pour Rome, la grande attraction artistique du temps, où bientôt le pape Grégoire XIII allait créer notre compatriote chevalier de Saint-Pierre à l'Éperon d'or !

Plus de baladins, plus d'artistes en souplesses et en prestesses. L'objectif du voyage est plus noble, plus digne du célèbre négociateur mis en œuvre par Guillaume. Lassus avait à s'entendre avec un organiste de premier ordre pour la chapelle munichoise. Si Rome foisonnait de virtuoses de ce genre, encore fallait-il parvenir à en déterminer un à quitter son poste lucratif.

Le concours généreux des confrères de la Néerlande ne lui aura point fait défaut ici. Ceux qui brillaient à Saint-Jean de Latran, à Saint-Laurent *in Damaso*, à Sainte-Marie de l'Ame et ailleurs, se seront fait une fête de

lui être agréable. Le fameux Chrétien Ameyden, d'Oirschot, parvenu, de simple chantre aux fonctions élevées de directeur musical de la Sixtine, lui aura été d'un utile secours.

A deux pas de là, c'est-à-dire à la basilique de Saint-Pierre, fonctionnait un organiste appelé, à bon droit, le « prince des musiciens, » Marc Houterman de Bruges. Il était l'*alter ego* de Palestrina ; c'est tout dire. Comment le déloger de son poste glorieux ?

Payant d'audace, Lassus risqua la demande, et mena si bien les négociations qu'il finit par arracher au maître un consentement. Jugez s'il eut hâte d'annoncer à son auguste correspondant bavarois la victoire obtenue. Mais, d'un accord ratifié, *inter pocula*, à son exécution définitive, il y a de la marge....

La mission achevée, Lassus n'avait plus qu'à retourner à son poste, non sans avoir passé, on le devine, par une série de banquets organisés en son honneur, et où toute la colonie musicale néerlandaise l'aura acclamé, à qui mieux mieux.

Des mois se passèrent, nulle nouvelle de Rome, j'entends d'Houterman. Impatience du prince Guillaume, soucis de Lassus ; bref, une vraie consternation.

Les envois successifs de lettres restant sans résultat, un courrier fut dépêché auprès du sybillique organiste, qui, cette fois, ne pourra esquiver une réponse. On eut recours au chantre Gaspard Lochenberg, d'abord établi en Espagne, puis en Bavière, et finalement résolu à aller passer le reste de sa carrière active dans la Ville éternelle.

Houterman sortit enfin de son mutisme. Il demanda mille excuses au prince de Bavière, et le remercia infiniment de sa flatteuse bienveillance. Il allégua le règlement de ses affaires, le temps assez long qu'il avait dû y consacrer, l'incertitude absolue de pouvoir indiquer une époque fixe pour sa complète libération. Il pria Dieu de donner au sérénissime prince tout le bonheur possible...

Pour qui sait lire entre les lignes, Houterman aura eu, comme on dit, la puce à

l'oreille. D'abord séduit par l'appât de brillantes promesses, il aura appris, peut-être par Lochenberg lui-même, qui a dû connaître à fond les mœurs de la cour de Munich, beaucoup de choses déplaisantes, et, ballotté entre une promesse donnée et une réalité antipathique à subir, il n'aura osé s'en ouvrir immédiatement.

Le « roi des musiciens » avait une fille, apparemment jolie, à coup sûr artiste. S'en séparer lui eût coûté les yeux de la tête, et la lancer dans le tourbillon des plaisirs de cour, eût été un crime impardonnable. De là des remords, suivis bientôt d'une volte-face complète. Pensez donc que le duc de Bavière avait fait faire à la jeune *diva* ses plus sincères compliments.... Et jugez si Houterman préféra achever sa glorieuse carrière à Rome, où, comme on sait, on lui éleva un monument funéraire, dont heureusement l'inscription a été conservée.

Signe des temps. Dans son humble épître à Guillaume de Bavière, Houterman ne fait point la moindre allusion à Lassus.

VIII.

ROSES ET EPINES.

—

Convenons en : pris dans une sorte d'engrenage, notre Lassus se tirait assez habilement d'affaire.

Capellmeister, à merveille. *Concertmeister,* je n'oserais dire intendant des menus plaisirs du duc, ah ! l'ingrat et périlleux métier !

Le devoir avant tout, le devoir ponctuel, scrupuleux. Après, vivent les joyeux « déduits » de l'esprit et du corps.

Si je ne me trompe, il y a du stoïcisme dans ces vrais bulletins d'agent recruteur, enregistrant les phases, bonnes ou mau-

vaises, des négociations, et, à part la grivoiserie de tout à l'heure, s'y cramponnant avec une rare docilité.

Certes, le talent à jauger ne dut rien coûter à un maître aussi remarquablement exercé en théorie qu'en pratique musicale. Une simple épreuve, et le récipiendaire savait à quoi s'en tenir.

L'honorabilité des artistes nécessitait un flair plus subtil, plus étranger aux préoccupations habituelles du mandataire de la cour de Bavière. En Italie surtout, que de vices, à côté des plus splendides dons de la nature et de l'art! Le respect du mien et du tien, bagatelle. Et la sécurité personnelle de Lassus? Voyez son intime ami et collègue Trojano, devenu assassin par aventure. Je crois devoir rappeler ici que nous sommes en plein XVIe siècle.

En fait de comédiens, s'ils eurent quelque considération jadis, et si les princes leur vouèrent de sympathiques encouragements, il en résulte évidemment que, dans le nom-

bre, on put compter maint acteur de bonne naissance et de mœurs irréprochables.

Mais les saltimbanques, les paradeurs de foire, les charlatans de tréteaux ! Jugez si le commerce avec cette gente-là a dû lui peser ! Et ces *dive* « à l'œil noir, aux cheveux d'ébène, » parfumées, poudrées, marquetées, renouvelant avec lui — bon père et fidèle époux — la tentation de saint Antoine ?...

Sans oublier, s'il vous plaît, que le moindre sujet de la bande devait être « arrosé » anticipativement, et que le « magnanime duc » se faisait tirer parfois l'oreille pour envoyer de quoi suffire à acquitter les arrhes accoutumées. Au maître alors à débourser tous les frais.

Lassus trinquant avec des baladins, c'est bien drôle. Le même Lassus jouant le banquier avec eux, de par le puissant prince bavarois, c'est triste au possible !

IX.

DÉLASSEMENTS.

—

Que faisait donc notre illustre maître, en dehors de sa vie active, à l'étranger? Il va le dire sans ambages, et, cette fois, *en français*. L'italien était généralement pour lui la langue des affaires, le français celle de l'expansion intime.

Pendant que le duc Guillaume est loin de Munich, Lassus s'y trouve, en compagnie des siens. Il écrit pour écrire, qu'aurait-il à conter au duc? Le menu des nouvelles, et quelque grosse plaisanterie enveloppée dans un calembourg plus indélicat encore.

Car, entre ces deux correspondants, la familiarité était de mise. Si Lassus s'en défendait parfois, Guillaume l'y ramenait, moins par tempérament peut-être, que pour faire diversion à la froide et solennelle étiquette de la cour.

Le musicien livre à l'impression, chez Adam Berg — qu'il donne à tous les diables — un recueil de ses motets. Antoine le violiste sera recommandé, quant à sa *partita*, aux puissants Fugger.

Lassus ne s'amuse plus au « palamaglie, » et le jeu de balle lui est interdit. La pêche lui semble une meilleure distraction. Elle lui fait « éviter vice. » Lequel ? Ah ! voilà.

Quand il se trouve seul, la mélancolie l'envahit. Comment y échapper ? Parbleu ! en s'enivrant « jour et nuit. »

Il prenait de l'embonpoint, et il s'en vante. N'est-il pas, en somme, « homme de bien et content ? » Mélancolie à part, sans doute. Mélancolie, ou mieux gaieté triste : *sunt lacryma rerum.*

S'il aime à « boire souvent, » c'est qu'il veut ressembler, de ce côté, à son *padrone;* et d'ailleurs, au sortir de table « oportet bibere. »

Après la dive bouteille, les écus sonnants trouvaient-ils en Lassus un fervent adorateur? Il y revient souvent, une fois, entr'autres, où il suppose Guillaume « légier d'argent, » en ajoutant immédiatement : « Dieu fasse que je mente! » et en concluant : « Les écus, je ne les toucherai donc jamais ! »

Cela vise apparemment les paiements irréguliers dont j'ai déjà fait mention. Insistance naturelle et logique alors, et j'ajouterai suivie d'effet, car il est démontré que le maître acheta, sur ses économies, ou dut à la libéralité de son puissant ami, diverses propriétés de grande valeur.

Pour les mots au gros sel dont il saupoudrait ses épîtres, il en est de stupéfiants, d'insensés, le tout parsemé d'assonnances à faire dresser les cheveux.

Ainsi, il juxtapose, à tout moment, les mots « padrone » et « poltrone, » le premier

pour le duc, le second à sa propre adresse. Prenons que *poltrone* veut dire simplement *paresseux*.

Le voici maintenant qui aligne une série de substantifs féminins se terminant par *tia* ou *cia* : « sapientia, scientia, vehementia, pestilencia, prudencia, cadencia... » Puis, se reprenant, forcé, dit-il, de quitter la rime pour écrire en prose, le voilà de nouveau en train de rengaines, sur la finale *orte*, d'où « consorte, sorte, morte, corte... »

Qu'en dites-vous ? Cela pour en arriver à se recommander bonnement au *padrone*, à lui annoncer que le *poltrone* est de retour chez lui, et que la santé de sa femme ne laisse rien à désirer. A titre de post-scriptum, une petite polissonnerie...

J'ai sous les yeux la copie authentique d'un billet du compositeur montois, conservé précieusement à Munich, et où l'on peut lire, en lettres claires et élégamment troussées :

« Envie d'envie en vie.

ORLANDO DI LASSUS. »

Comprenne qui voudra ou qui pourra. Certes, le maître obéissait à la mode des sentences et des devises qui sévissait alors partout. Mais la loi du bon sens avait aussi ses rigueurs, et il était réellement déplorable de voir une nature aussi sonore que la sienne, dissonner ainsi à plaisir, sous l'approbation d'un prince de Bavière.

En fait de calembredaines, deux suffiront. Je prendrai les plus inoffensives :

« Je rends grosse et grasse grâce à votre bonté. »

A propos de boisson : « Laissons les vers, qui me mangeront quelque jour. »

Tirons l'échelle.

Au fait, ces jeux là ne blessaient que les yeux ou les oreilles. Parlerai-je de ceux qui choquent la raison ? Risquons.

Lassus avait une certaine opération délicate à pratiquer à son cheval — car il avait un coursier, octroyé par le duc, afin de le suivre dans toutes les excursions.

L'assimilation à une opération identique

que l'on faisait subir aux six enfants de la chapelle, lui vient quelque jour à l'esprit, en écrivant à son protecteur. Il s'en empare immédiatement, et trace ceci — ou plutôt à peu près ceci :

« Il me faudra une bête commode pour me porter, parce que je tiens à avoir un discantiste dans mon écurie, j'entends un cheval que j'ai fait châtrer. *Pakti weg !* »

Si cela n'est pas clair, c'est que j'ai tenu à ne point offusquer le lecteur.

X.

BIÈRE ET CLAIRET.

—

Quatre langues sont utilisées par notre maître, pour exprimer les choses de pure nécessité ou de simple fantaisie.

L'italien, il le manie un peu à la façon bergamesque, dextrement, en vrai *pratico*. Obligé de le parler, du matin au soir, en pleine péninsule, quoi de plus naturel de l'écrire ensuite dans les termes mêmes où la conversation s'est déroulée.

Moins facilement il se tire du français, pour lui un simple patois servant à batifoler avec son prince et à lancer de puérils calembours.

Le latin, il semble n'en connaître point les premiers éléments : pas une de ses phrases qui vaille. Qu'a-t-il donc fait dans les maîtrises ? Trop artiste peut-être, il aura voué toute son attention, toute son âme à l'art harmonieux dont on lui enseignait les lois, et considéré tout le reste comme un fatras encombrant.

Avec ce bagage latin d'élève de sixième, il n'aura sans doute pû comprendre que *grosso modo* les hymnes, les cantiques, les psaumes qu'il avait à draper dans un langage d'une exquise mélodie ; et, de fait, cela suffirait pour la forme scolastique usuelle, où l'idée musicale se trouvait emprisonnée par d'étroites et absurdes règles. Sentir le rhythme et la sonorité de la langue de Virgile, était l'essentiel, après le sens général du texte.

Reste l'allemand, qu'avec d'énormes peines il n'aura pû parler convenablement, mais qu'en aucun cas il n'a pu écrire sans aide, bien que ses dédicaces, évidemment retouchées, semblent vouloir démontrer le con-

traire. Se faire comprendre dans le milieu tudesque où il vivait, n'était-ce pas tout pour lui? Je doute qu'il existe de son écriture une seule lettre allemande tracée *currente calamo*. Demandez à un gaulois de nos jours ce qu'il en coûte, pour parvenir à déchiffrer seulement une ligne formulée en dialecte germain.

Tel il était, enfant, dans les maîtrises, tel il était, homme, à Munich. C'est-à-dire qu'en dehors de l'art qui l'a immortalisé, il paraissait ne s'intéresser à rien, ne s'occuper de rien. Fleurs, oiseaux, littérature, archéologie, astronomie..., toutes ces attrayantes distractions scientifiques, d'un si utile secours contre l'ennui, et d'un si noble et si aimable aliment pour l'esprit, il s'en souciait le moins du monde.

Rivé à la cour, il en suivait les habitudes oisives, matérielles, prosaïques, mesquines. On croit flairer, entre les mailles de son écriture, de petites parties fines chez le duc, peut-être, avec le duc, chez lui-même. L'em-

pereur Auguste alla bien parfois, il est vrai, boire du vin de Falerne, chez Horace.

D'après Stendhal, il n'y a qu'un sot qui ouvre un livre, quand il est heureux. Lassus a dû avoir une félicité bien grande, puisque, nulle part, il n'est question, chez lui, d'une publication littéraire quelconque, lue, reçue ou donnée. Le même Stendhal regrette le temps où les colonels faisaient de la tapisserie dans les salons. A la bonne heure !

Après une nuit de copieuse ripaille, le musicien montois allait, dit-il, le matin, prendre le frais aux bords pittoresques de l'Isar, et s'adonnait au plaisir paisible et digestif de la pêche. Prendre à la ligne quelques vulgaires poissons, était le prétexte. Le but véritable n'était-ce point celui de l'incubation du génie, alimentée par la solitude, la rêverie, la contemplation, et, ceci est à noter surtout, par les vapeurs des libations nocturnes ? Shakespeare ne puisait-il pas ses meilleures inspirations dans l'*ale* ?

Et le jus de la treille n'a-t-il pas illuminé des légions d'artistes de tout genre ?

Ceci m'amène à demander si Lassus préférait se délecter de bière que de vin.

Né aux confins de la Flandre, il aura pu aisément se plier aux habitudes du pays de Gambrinus, en prenant, même avec excès, le jus des houblonnières allemandes. J'ajoute même que sensément il n'a pu faire autrement, obligé de hanter les musiciens, buveurs innés, du moins ceux de la tradition, et de côtoyer sans cesse les *Bier-Halle*, répandus là à foison, pour qui connaît Munich. N'habitait-il point une rue où était installée, de temps immémorial, une fameuse taverne que l'on peut visiter encore de nos jours ? Cette rue porte même son nom, tout comme un hôtel et une autre brasserie. Le moyen d'échapper à la contagion ? Et ne valait-il pas mieux, en somme, boire ensemble, comme dit Voltaire, que de se houspiller ?

Toutefois, en vraie nature gauloise, ses préférences, au fond, auront été pour le divin

jus de la treille, chez lui, chez le duc, dans toutes les maisons où il pouvait imposer sa volonté. Il me revient qu'il a chanté le vin. Je ne sache pas qu'il ait célébré la bière.

On débite, à Munich, un petit vin du Tyrol, d'un rouge pâle, très peu coûteux, et qui vous émoustille vivement : le clairet. Non-seulement il vous rend de bonne humeur, mais il vous aguerrit admirablement contre les rigueurs de la température hivernale. Sans dédaigner les bienfaits de la *birra spumante* locale, je suis enclin à croire que c'est à ce jus là qu'il accordait toutes ses faveurs. Outre ce que j'en ait dit, il y a les lettres de l'artiste, puis les deux portraits de Hans Mielich, qui le représentent le visage maigret et fortement teinté de rouge, surtout au nez.

Donc, sans jeter l'anathème à la bière, comme faisaient jadis les Parisiens, — qui commencent, soit dit en passant, à apprécier énormément les brasseries, — Lassus aura tout bonnement donné issue à son tem-

pérament latin, et usé du jus de la treille jusqu'à « s'ennivrer jour et nuit, » selon le précepte, trop pris à la lettre d'Hippocrate, et peut-être à l'exemple irrésistible de son *padrone*. Petite faiblesse excusable et justifiable, qui a donné lieu, pour tant d'artistes, à l'éclosion de maint chef-d'œuvre.

Quand vous traversez Dijon, à chaque coin de rue vous avisez une inscription laconique, évoquant le souvenir d'une célébrité. Vous interrogez les habitants sur cette profusion de gloires locales. On vous répond imperturbablement : c'est le Bourgogne !

En parcourant la liste effrayante des compositions immortelles de notre Lassus, liste qui comporte plusieurs milliers d'œuvres, vous vous demandez instinctivement d'où a pu naître cette prodigieuse fécondité. Eh bien ! abstraction faite de vingt autres raisons plausibles, jetez les yeux sur les effigies contemporaines du maître, et vous en arriverez immédiatement à vous poser cette question : n'est-ce point un résultat du clairet ?

XI.

LA PARTICULE NOBILIAIRE.

—

Je suis persuadé que le vrai nom de notre illustre artiste est *de Lassus*. Pourtant la particule *de*, dite nobiliaire, est omise aux signatures des lettres de Lassus parvenues jusqu'à nous. Elles embrassent la période 1573 à 1575.

Une exception y est faite, dans le billet aux calembourgs sur le mot *envie*. Ce billet, sans date, est-il postérieur à l'anoblissement du maître par l'empereur Maximilien?

La flatteuse distinction fut octroyée en décembre 1570. Chose singulière! Le brevet

porte bel et bien *Lassus* ou *Lasso*. Cela a donc été une affaire de pure fantaisie que l'adoption tardive du *de* supplémentaire, inspirée vraisemblablement par le *von* allemand ? J'ignore s'il existe un décret qui la sanctionne.

Remarquons cependant que les premières œuvres du compositeur, celles notamment de 1556, parues à Venise, portent le *di*, au frontispice. Cela pourrait s'expliquer par la manie, commune aux Italiens, d'appeler les étrangers *eccelenza*, et par le désir des éditeurs péninsulaires de donner une qualification ronflante à leurs auteurs préférés. *Lasso* tout court, signifiant *fatigué*, voire même *misérable*, deux simples lettres alphabétiques coupaient court à une terrible équivoque.

La signature authentique de Lassus fera donc provisoirement foi, et servira de base aux discussions qui pourraient surgir à ce sujet.

J'allais oublier le cachet de l'artiste, preuve bien autrement démonstrative encore. Une

simple distraction ou négligence peut imprimer une imperfection temporaire à une signature. Le sceau, arrêté par une mûre réflexion et buriné dans l'acier, est chose immuable en quelque sorte.

Jadis, quiconque savait lire et écrire, avait, comme sûreté de ses correspondances, un petit cachet, auquel on donnait, quand on n'avait point de titres nobiliaires sérieux à exhiber, une physionomie plus ou moins héraldique, à l'aide d'un cartouche dont la forme se rapprochait quasi des blasons légaux et locaux.

J'en ai fait reproduire ailleurs quatre, ayant appartenu à des chantres flamands, faisant partie, en la deuxième moitié du XVIe siècle, de la chapelle archiducale d'Inspruck, au Tyrol. Je ne sache pas que ces humbles artistes fussent nobles, bien que leurs cachets offrent des choses assez héraldiquement coordonnées ; le tout surmonté de leurs initiales.

Le cachet de Lassus est agencé de la

même manière, avec deux rosettes ou étoiles sur la bande inférieure. Au-dessus, les initiales O. L., se traduisant par *Orlando Lasso*. L'absence du *de* ou *di* concorde parfaitement avec celle qui caractérise sa correspondance.

L'une des rosettes équivaut-elle au dièze figuré dans ses armoiries ? L'état fruste des empreintes, examinées par moi, ne permettent aucune solution décisive à ce sujet. Impossible aussi d'y reconnaître le *sperone d'oro* du pontife romain, la distinction dont il fut gratifié, remontant à 1575.

J'ai fait valoir, il n'y a pas longtemps, certaines raisons plausibles en faveur de l'origine noble de Lassus, et même — ne riez pas — flamande : ce qui n'exclut point, à vrai dire, son tempérament gaulois (1). Je n'y insiste pas ici. *Adhùc sub judice...*

---

(1) *Musique aux Pays-Bas*, t. VI, p. 437 et sivu.

XII.

STRETTE.

—

« Oser toucher à une gloire aussi pure!.. » vont m'objecter quelques pointus, toujours prêts à réclamer le bénéfice, inattaquable selon eux, de la pérennité.

Je réponds simplement :

Montrer Lassus s'avouant *poltrone*, buveur effréné, calembouriste, recruteur de baladins, amateur de grivoiseries... au même titre que l'exhiber se déclarant familier des ducs de Bavière, imprésario, librettiste, acteur, improvisateur *dell'arte*, luthiste, pêcheur à la ligne, joueur à la balle, au

palamaglie... où est, en somme, le mal ? Et n'y a-t-il point là une série de constatations psychologiques précieuses pour l'étude approfondie des œuvres de l'artiste ?

Notre siècle, si friand de révélations, de dissécations, rejette absolument les à-peu-près énigmatiques des vieilles biographies. Il prétend voir le dessous des cartes en toutes choses — en arts spécialement, où l'appréciation d'un chef-d'œuvre appelle, d'absolue nécessité, la caractérisation multiface de son auteur.

Assurément, la réputation d'un artiste n'a rien à souffrir de cette épreuve; au contraire.

Lassus lui-même, s'il revenait parmi nous, s'insurgerait contre cette sorte de divinisation *ne varietur* vouée à sa mémoire. Il me semble l'entendre se débattant au milieu des *nubes et sidera*, dont on s'est plû à l'envelopper, depuis trois siècles :

« Assez d'empyrées, assez d'olympes. Prenez-moi donc tel que je suis, tel que je

dois être. *Homo sum.* Qu'ai-je à gagner à cet encens d'outre-tombe ? En vérité, en vérité, je vous l'affirme : l'équilibre moral d'un être humain réside entièrement dans le dicton du joyeux personnage dessiné tout à l'heure : *Tutto 'l mundo è fatto come la nostra famiglia.* »

Je m'en tiens à cette courte prosopopée, et c'est par elle que je clôture les présents commentaires.

DEUXIÈME PARTIE.

LES LETTRES.

I.

Lettre de Roland de Lassus a Guillaume de Bavière, datée de Munich, le 11 septembre 1573.

Très illustre Prince, mon Souverain Seigneur et Maistre.

Je me retreuve avecq la gracieuse letterine que il placuit à Vre Exce mihj scribere. Après menger oportet bibere, ie veux dire, in meo sermonibus, que ie rens grosse et grasse grâce à Vre bonté et Exce, qui se dègne recorder du moindre de ses petiz serviteurs, et sur tout, questo mi place trégrandissimamente, de son retour sano et gagliardo, et légier d'argento. Dieu face que ie mente, ma pur l'aqua corr'al mare. Enquant à la musique que Vre Exce m'escrit qu'elle va petit à petit, cela va fort bien, Sor, si perche si dice in italiano, pian piano, si va luntano; Librum mutetarum erit completorium, sed nunquam potuerunt habere nec invenire la impresa di Vra Extia, quale va stampato sotto la Sua imagine, si che l'Adam Berg (1) se donne au cuisiniers d'enfer,

(1) Célèbre éditeur de musique à Munich. Il s'agit ici, je crois, du premier volume de la magnifique collection de motets, messes, etc. : *Patrocinium musices*. Il parut en 1573 avec le portrait du duc Guillaume, protecteur éclairé de l'art musical et musicien habile lui-même.

et moj ie le donne au diable. Quant à la partita d'Anthonio violista, j'ai parlé ad longum con il signor Jacobo Fuccarj (1), e spero que fara bono uffitio per ipsum, si autem veritatem mihj dixit; quant aux novelles de n^re^ Court, elles ne sont oujes d'un sourt. Monsr le Duc Albert se treuve pour adesso à Staremberg, et demourera là jusque qui s'en parte; il ia beacoup d'autre choses à dire, mais ie ne les veux escrir. Quant à moj, je ne joue plus au palamaglie, si ie ne veux jouer seullet; le jeu de la balle m'est aussi défendu, car il n'i a ni balle blanche ne noire, ne bon joueurs ne mauvais; par ainsi Monsr mō Patron, en moj trouverés un poltron. Je fai quelque fois exercice à pescher, pour éviter vice; je boy aussi souvent d'autant, car mō maistre en fait bien autant; mais laissez les vers qui me mengeront quelque iours. Je suplie à Vre Ex^ce^, aussi humblement qu'il m'est possible, de me voloir tenir en Sa bonne grâce, luj baisant le mains avecqz ma feme et petis enfans, semblablement à Madae la Princesse Renée (2) et Madae la Princesse Maximilienne (3), con un salut 1000 braccia longo à m :

(1) Jean-Jacques Fugger, riche mécène des Arts. Voyez, à son sujet, l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, tome XIII, p. 183.

(2) Renée de Lorraine, épouse du duc Guillaume.

(3) Fille du duc règnant d'Albert V.

Fran^{co}, et un gruess à ma laide vielle mère. De Monaco, le 11 de settembre 1573.

De Vr̄e Exc^{ce}
Très humble et léal serviteur,
ORLANDO LASSO (1) col... (2)

(*Au dos*) Al Illustrissimo et Ecc^{mo} Principe Guiliēlmo, Duca de le due Baviere, et mio Sor Clementissimo.

Dove Sua Ex^{tia} si trova.

---

(1) Cette pièce et les trois suivantes sont conservées aux Archives privées de la maison du Roi, à Munich. Si l'autorisation de les transcrire s'est fait attendre, elle m'a été, en revanche, concédée avec la plus extrême courtoisie. C'était en 1884. Je pris immédiatement date de mon butin, par une série de commentaires, parues dans la *Fédération artistique*. Quatre ans après, l'*Annuaire munichois* publia les dites lettres munies simplement de quelques lignes explicatives. Vers la même époque, la première et la quatrième épitres figurèrent, traduites en allemand, dans les *Musikerbriefe aus fünf Jahrhunderten* (Leipsig, 1886, tome I, p. 18). Les fantaisies orthographiques de Roland de Lassus restent ici debout. On a uniquement tenu à en faciliter la lecture, au moyen d'une ponctuation régulière et d'un emploi judicieux de capitales.

(2) Mot indéchiffrable, par suite d'une déchirure au papier : *coll^{mo} ?*

II.

Lettre de Roland de Lassus a Guillaume de Bavière, datée de Bologne, le 3 mars 1574.

Illustrissimo et Exmo Principe mio et Patrone sempre Oss^{mo}.

Nel partir nro da Mantua, dove il s^{or} Joan Pietro e stato presentato di catena e denarj satis, e cosi in Ferrara d'una bellissima catena, siamo arivatj sani e salvj, per la gratia de Dio, in Bologna, dove havemo trovato il re di saltatorj, un giovine garbatissimo, che fa piu cose differente, coe saltar il cavallo, saltar saltj di piu sorte, saltar con una corda, camina con due gran bastonj, gioca de piu sorte arme, danza mirabilmente bene, et in soma fa tutte le cose sue con tanta gratia, che io no ho mai visto un suo parj; speramo, con l'agiuto del Sor Principe di Fiorenza, che verra al servitio di Vra Ex^{tia}; ho trovato qua medesimamente musicj ex^{mj}, un rarissimo contralto per il Sor Duca, padre di Vra Ex^{tia}; se io potro far che voglia venire con un tenor bonissimo, ho trovato il *Magnifico Gerardo*, qual ci ha fatto ridere e piangere, e vecchio di 56 annj; se Vra Ex^{tia} sara servita, io faro il mio potere di condurlo solo meco, perche si ritrova con moglie e figlioli, se satisf. a Vra Ex^{tia}

lo potera accordare; ho anco trovato un giovine di buono aspetto *che canta un basso* in camera benissimo, sona di cornetto e di viola; e di vida e sicurissimo, e credo che piacera a Vrā Ex^{tia}, vedero di menarlo; ho anco udito *una vergine* di buona famiglia, d mezzo vilano che m: Joan Batista cognoscera bene questa giovane sona assaj bene di leuto, e ha una bel lissima voce, e canta sicuramente al libro et in leutc e credo che diventara ex^{te}, perche e tutto spirito, e d eta di 14 annj. Io ho parlato con suo padre, circa a la volunta di Vrā Ex^{tia} : cosi mi ha promesso di consigliare e farrvj intendere la sua voluntá e deliberatione in Roma; se la ven in Baviera, venira a condurla un suo frllo, galante gentilhuomo che ancora luj sona e canta honestamente; io havrej a caro a menar questa donzella a Vrā Ex^{tia}. Io mı sono poi informato di quel Julio che canta il soprano, qual è cognosciuto molto bene qua in Bologna, e dicono che è raro nella voce e nella dispositione, ma si trova con moglie e figliolj, si che si andava qualche spesa a condurlo con tanta gente, se vora venire, cosa che tuttj qua mi dicono che verra voluntierj, et lo laudano grandamente di molto ben creato, sona di organo, di leuto mediocramente; si che si Vrā Ex^{tia} lo vuole, mi scriva quello ho da fare, perche trovaro si coē spero in Roma quellj altrj virtuosi, ho dubbio che li danarj nō bastano a

condurre tanto gente che sarebbono : in primis, Gerardo Mag^co Venturino, la moglie, il saltatore, un ..no putto che salta, il basso da camera, li duoi in Roma gia promessj, il Giulio discanto, la sua moglie, ; figliolj, la s^ra Ipolita che canta e sona, con il suo ratello e un servitore, il Lorenzino, Joan Batista on il suo padre, un bon sonator di cornetto, che anno il numero di 20 persone, che oltra esser contuttj a le spese di Vra Ex^tia, voranno quasi tuttj 50 scudi in primis de presente, si che ho voluto far intendere a Vra Ex^tia il tutto di Fiorenza, piacendo a Dio o di Roma avisaro a Vra Ex^tia il resto. Per hora humilmente baso le manj di Vra Ex^tia, insieme con tutta la Vra Compagnia, pregando del medismo a Madae la Princesse, qui n'a mal au fesse; pardonez-moi, Madae Renée; in fretta di Bologna, adi 3 del mese di marzo 1574.

Di Vra Ex^tia
humilissimo servitore,
ORLANDO LASSO (1).

(*Au dos*) Al Illustrissimo et Exmo Principe Guilelmo, Duca de le due Baviere, et mio S^or sempre Osser^mo, in Monaco o Lantzhuet (2).

---

(1) Ici, comme dans l'épître qui suit, la langue italienne est maniée avec une réelle facilité.

(2) Landshut, ville de Bavière où les ducs tenaient leur résidence habituelle.

III.

Lettre de Roland de Lassus a Guillaume de Bavière, datée de Florence, le 7 mars 1574.

Illustrissimo et Exmo Sor Principe mio.

Siamo arivatj in Fiorenza, e domanj si presentara il pnte di Vra Ex^{tia}; gia scrissi a quella, di Bologna, pur, dappoi haver scritto la sera medesima, udimo Gerardo Magnifico, qual no parse al s^{or} Joan Pietro troppo ridiculoso, perche torno voluntierj sopra un proposito, che gia ne sapemo alcunj tuttj si che non penso di menarlo, perche in Fiorenza havemo trovato uno altro di altra maniera, si coe mi dicono tuttj qui in Fiorenza, e se sarà al proposito vedero di haverlo, si retrova anco in Fiorenza; il Jan Maria, che fece quella comedietta a Lantzhuet, con quella sua moglie fiamega, luj dice se Vra Ex^{tia} comanda che verra da qui un mese o duj in Baviera, con 6 persone, per far comedie e saltj et altre galaterie, cosi venendo luj, Vra Ex^{tia} ha poco bisogno del Venturino, il qual ha poco volunta di menar meco, rispetto che mi par che la sua moglie no sia troppo di valore basta, e venendo il Jan Maria, con la sua compagnia, stara a

Vr̄a Ex^{tia} a tenerlo al suo servitio o no, par nel rimetto nella bona volunta di Vr̄a Ex^{tia}. Si ritrova qui in Fiorenza un giovinetto di 16 annj, qual sona, come Vr̄a Ex^{tia}, del violone molto gar batamente e mi par tutto spirito, sona anco di leuto, di trombone, di cornetto e di violino; il padre e trombonista del principe, e sona honestamente di lira, e credo verrebbono tuttj duoi al servitio di Vr̄a Ex^{tia}, pur nō ho voluto concluder cosa alcuna insino a tanto che Vr̄a Ex^{tia} mi avisa del suo voler; inquanto ala somma di danarj che Vr̄a Ex^{tia} mi fa dar in Roma, é assaj e d'avantaggio; mi par in conclusione che non tornaro solo in Baviera, se Idio me ne fara la gratia, perche ho un grandissimo catarro, e una tossa che mi offende grandemente, e qui si move di questj malj assaj persone. Idio, per sua misericordia mi dia sanita e tempo di poter servir a Vr̄a Ex^{tia}, a chi humilmente baso le manj; in fretta che la posta si parte hor hora, di Fiorenza, alli 7 del mese di marzo 1574.

Di Vr̄a Ex^{tia}
humilissimo servitore,
ORLANDO LASSO.

Vr̄a Ex^{tia} far dar questa al suo Exmo Sor Padre.

(*Au dos*) Al illustrissimo et Exmo Principe Guilelmo, Duca de le due Baviere, in Monaco o Lantzhuet.

IV.

Lettre de Roland de Lassus a Guillaume de Bavière, datée de Munich, le 18 mai 1574.

Illustrissimo et Ecc^{mo} Principe e Patrone piu che Osser^{mo}.

Con humilta ho ricevuta la di V$\overline{ra}$ Ex^{tia}, rallegrandomj d'ognj suo contento, e Dio sa quanto le desidero ogni satisfattione in tutto quello che l'human pensiero puo considerare, in omni genere musicorum; quanto a l'esser mio, n$\bar{o}$ sono stato maj in vita mia cosi melancolico c$\overline{oe}$ adesso, senza compagnia, eccetto se n$\bar{o}$ volesse imbriacarmj giornj e nottj, cosa quod mihj n$\bar{o}$ semper placet, e manco m'ha da piacere nel resto penso con l'agiuto del S^{re} ritrovarmj, venerdj o sabato, a Starenberg, si trovero comodita d'una bestia che mi portj, perque, da tres dies in qua, voglio haver un discanto in la stalla mia, havendolj fatto packtj weg i testiculj, dico del mio cavallino, si che V$\overline{ra}$ Ex^{tia} mi agiutj, se il bisogno erat, si ego venio n$\bar{o}$ curo aut videat me il Patron

grosso, perche son huomo da bene, lontano, basta che per hora a Vra Ex^{tia}, et a le due carissime Principesse sorelle baso quel che si contentaramo chio basi, pur che sia tutto d'un corame, Nro S^{re} Iddio conservj e governj l'Ecc^{tie} Vre gagliarde, sane e senza mancamento de vada il resto, per moltj annj. Di Monaco, a di 18 maggio 74.

Di Vostra Ex^{tia}
humilissimo servo,
ORLANDO LASSO.

Les escus 100, ie ne les toucheraj jamais, si ce n'est pour jouer, o pour manger avecq Vre Ex^{ce}, et si cela ne podroie faire, ie les donneraj tous entièrement, pour l'amour de Dieu, en honneur de Vre Ex^{ce}.

(*Au dos*) A Monsr Monsr le Prince Guillaume, Duc des deux Bavières, mo bening Maistre et Seigneur, à Fridberg.

V.

Lettre de Roland de Lassus a Guillaume de Bavière, datée de Munich, le 16 juin 1575.

—

Monsr Sor Meser, si à la fe : patron de mi poltron, per cento (e quaranta, che tutta notte canta, volte) mi stravicomando a Vr̄a (in voj e la di voj per voj, o hoj) Ex^{tia}, con la mia sapientia, pien di scientia, d'esperientia con vehementia, venga il cancaro a la pestilentia, volendo io cominciar a scriver con prudentia, mi soprariva una cadentia del cocchiero di Vr̄a Ex^{tia}, cosj son forzato a lasciar le rime e scivere in prosa, nō di botonj o rosa, voglio dir che essendo arivato per la Idio gratia in casa mia, ho ritrovato la mia consorte in assaj bona sorte, nō temendo la morte, poi che nō ha da vivere in Corte, cosi lej et io mj, con ogni humiltà basamo le manj di Vr̄a Ex^{tia}, insieme con le petit Guillaume, qui est part de mō âme, sans oublier Madāme la Princesse Renée, compagne espouse conseglière e singulière en toutte

vertu; qui ne le croit baise mō cu. A dieu, Monsr, no pas bossu. De Minichen, le 16e de junius del 75.

De Vr̄a Ex^{tia}
serviteur, nō patron, mais poltron,
ORLANDO LASSO (1).

(*Au dos*) All'Illustrissimo et Exmo Principe Guilelmo, Duca de le due Bavière, mio S^{r} et Patrone sempre Oss^{mo}.

---

(1) Je dois la transcription de cette pièce aux bons soins de M. Léopold De Villers, conservateur des Archives générales du Royaume, à Mons, où elle a été déposée, par l'intermédiaire de Fétis, en 1849. Elle appartenait au ministre belge Nothomb, qui la tenait probablement d'un personnage assez influent pour avoir pu la détacher de la collection des Archives privées de la maison du Roi à Munich. Les *Monatshefte für Musik-Geschichte*, de Berlin, en offrent une copie plus ou moins exacte (année 1874). Roland de Lassus y débute en patois milanais, et, vers la fin, se sert du *pretto italiano* entremêlé de français.

VI.

RÉCIT DIALOGUÉ DE LA REPRÉSENTATION de la CORTEGIANA INNAMORATA, à la Cour de Munich, en 1568 (1).

—

E la sera, dopo cena, si fece una comedia all'improviso alla Italiana, in presenza di tutte le Serenissime Dame, quantunque le più che vi erano non intendevano, cio che divisaino li recitanti, pure il vero virtuosissimo Orlando Lasso fece tanto bene e con tanta gratia il Magnifico Venetiano, e simil-

(1) MASSIMO TROJANO, *Dialoghi*.... — In Venetia, apresso Bolognino Zalteri, MDLXIX, in-4°. Les extraits de ce livre rarissime qui suivent, ont été accommodés, le plus fidèlement possible, à notre narration. Voyez, plus haut, chapitre IV : *Commedia dell'Arte*, p. 20 à 33.

mente il suo *Zanne*, che con gli atti a tutti fecero smascellar dalle risa.

MARINIO. Come è possibile che Orlando habbia fatto il Venetiano se lui è Fiamengo (1) ?

FORTUNIO. Taci, che ancora il *Zanne* fu tanto agratiato, e saputo, che par che sia stato allo studio cinquanta anni alla valle di Bergamo. E non solo è prattico della favella Italiana, ma anco de la Franzese e della Tedesca, tanto quanto de la sua propria.

MAR. Siatemi cortese a dirmi il suggetto di quella ?

FOR. Un giorno avanti che si rappresentasse venne in fantasia all'Illustris. Duca Guglielmo di Baviera, di sentir una comedia il di seguente, & fece chiamare Orlando Lasso, ch' ad ogni cosa lo conoscea atto, & le comandò con gran preghiere, e non potendo venir meno [*ici, peut-être, manquent les mots* a si grande] e benigno signore, trovò per sorte Massimo Troiano, nel la avanti camera della Illustrissima Sposa che stava ragionando delle cose di Spagna con il Signor Lodovico Welsero, il quale era stato per Ambasciatore dell'Illustrissimo Alberto quinto, Duca di Baviera

(1) Remarquons que Lassus est présenté ici comme Flamand.

alla Maestà di Spagna, à continuarlo per le nozze, e disse tutto quello che era passato con il Signor Duca Guglielmo, e così trovato il suggetto, e tra ambidue composero le parole, e la comedia fu questa: in primo usci a fare il prologo, un villano alla cavaiola, tanto goffamente vestito che parea l'ambasciatore della risa.

MAR. Ditemi quanti personaggi furono?

FOR. Dieci, e la commedia fu di tre atti.

MAR. Havria molto caro di sapere il nome di tutti i recitanti?

FOR. L'eccellente Orlando Lasso fece il Magnifico, sotto il nome di messer Pantalone di bisognosi, messer Giovan Battista Scolari, di Trento, fu il Zanne, Massimo Troiani fece tre personaggi, l'uno fu il prologo vestito da goffo villano, l'altro l'innamorato sotto il nome di Polidoro, e l'altro lo Spagnuolo disperato chiamato Don Diego de Mendoza; il servitore di Polidoro fu Don Carlo Livizzano, il servitore del Spagnuolo fu Giorgio d'Ori da Trento, la Cortegiana innamorata di Polidoro, chiamata Camilla, fu il Marchese di Malaspina, e la sua serva Ercule Terzo, & un servo franzese; hor, per tornare alli atti della comedia, dopo che fu detto il prologo,

Orlando Lasso fece cantare un suo dolcissimo Madrigale a cinque voci, & in questo mezzo, Massimo Troiano, che havea fatto il villano, si sgombrò delle veste rustiche, et si vesti tutto di velluto cremesino, e con larghi passamani d'oro, alto e basso; e con un capotto di velluto negro fodrato di belissimi zibellini, & usci nella scena col suo servitore, lodando la fortuna e gloriandosi che, nel regno amoroso, vivea lieto e contento; quando ecco il franzese servitor di Fabritio, suo fratello, inviato da la villa, e li presentò una littera piena di malissime nove, la quale Polidoro la lesse ad alta voce; finita la littera con un gran sospiro, fece chiamar la sua cara Camilla, e dopo che le hebbe detto la forza & il bisogno de la sua partita, baciandola prese combiato e si parti. Da l'altra parte de la scena, usci Orlando Lasso, vestito da Magnifico, con un giubbone di raso cremesino, con calze di scarlato fatte alla Venetiana, & una vesta vera lunga infino á piedi, e con una maschera che in vederla forzava le genti a ridere; con un liuto alle mani, sonando e cantando: chi passa per questa strada e non sospira, beato se; e dopo che l'hebbe replicato due volte, lassò il lauto e cominciò a lamentarsi dell'amore, & a dire: o povero Pantalone, che per questa strada non puol passare, senza mandar sospire all'aria, e lagrime al suolo de la terra; tutti a chi più poteva, incominciarono a mos-

trare i denti delle risa; & insino che Pantalone fu in scena, non si facea altro che ridere; e tanto più Marinio mio, che subito che Pantalone hebbe finito un lungo ragionamento, che fece hor solo sospirando, & hora con la Camilla lamentandosi dell'amore, uscì il *Z*anne, che havea molti anni che non havea visto, il suo Pantalone, e non conoscendolo, caminando spezeratamente, dette un grande urtone al povero Pantalone; & contrastando l'uno contra l'altro, alla fine si conoscerono, & ivi per la grande allegrezza, il *Z*anne pigliò in spalla il suo patrone, e voltizandolo a guisa di rota di molino, le portò per tutto il solaro della scena, e lo medecimo fece Pantalone al *Z*anne; & alla fine ambidue andarono per terra; e dopoi alzati che furono, fecero un ridicoloso ragionamento in ricordo delle cose antiche, e *Z*anne adimandò al patrone, come stava la sua patrona moglie di Pantalone, e li diede nova che era già morta; e subito si misero ad urlar come a lupi; il *Z*anne spargea lagrime pensando a maccaroni e raffioli che per lo adietro gli havea fatto mangiare; pure lassarono il pianto e ritornarono in allegrezza, messer Pantalone si accordò col *Z*anne, che fusse andato a portar pollastri alla sua amata Camilla; e *Z*anne li promette di parlar per lui, et fece tutto il contrario, e così il Pantalone si parti de la scena, & il *Z*anne tutto pauroso andò a casa di Camilla, e lei

si innamora di *Z*anne, e lo fece entrare in casa; (e questo non è di maraviglia, che spesse volte le donne lassano il buono, & al peggior si appigliano); e qui si fece una dolcissima musica, con cinque viole d'arco, & altre tante voci; hor pensate se questo fu atto ridicoloso o nò, che per Dio vi giuro che a quante comedie io sono stato, risi mai tanto di core quanto in questa.

Mar. Certo è da considerar che ella fu di gran passa tempo e sollazzo, passate pure avanti, ch'io mirabilmente la gusto.

For. Nel secondo, usci Pantalone maravigliandosi che *Z*anne havea tardato tanto a darle la risposta, & in questo comparse, il *Z*anne, con una littera di Camilla, la quale dicea, che se voleva il frutto dell'amor suo, che si travestisse di quella manera che *Z*anne li dicea; e con questa allegrezza si partirono, & andarono a mutarsi di drappi, e qui usci lo Spagnuolo col cor sommerso nel pelago della rabia detta gelosia; & ivi narra al suo servitore quante grandezze e prodezze havea fatto, e quanti a cento a cento con le sue mani havea inviati alla barca di Caronte; & hora una vil donna l'havea privato del suo valoroso core, & alfin, forzato dall'amore, andò a trovare la sua cara Camilla, e la prega che lo voglia fare intrare in casa; la Camilla, con lusinghevole

parole, li cava dalle mani una collana d'oro, e li promette di dormir con lui la notte seguente; e con questa speranza si parti tutto contento, & uscì il Pantalone vestito con li drappi di *Z*anne, e *Z*anne con quelli del Pantalon; e si intertennero cosi un gran pezzo, con imparare al magnifico *Z*anne come dovea dire, per potere intrare in casa di Camilla; alla fine tutti due intrarono, e qui si fece una musica di quattro voci con due liuti, un clavicimbalo, un pifaro, & un basso de viola d'arco.

Nel terzo & ultimo atto, torna da la villa il Polidoro, che manteneva la Camilla, e và in casa, e trova il Pantalon vestito con habiti grossi, & adimandò a Camilla chi era quello; egli rispose ch'era un facchino, dal quale voleva far portare un forciero di robba che tenea di sore Doralice di Santo Cataldo; Polidoro lo crede e dice al facchino che la dovesse portar subito, che l'haria ben pagato; il povero Pantalone, che per esser vecchio e non uso al mestiero, contrastò un pezzo, & alla fine disse che non lo voleva portare; e Polidoro, sdegnato, di questo pigliò un bastone e tante ne gli diede (al suon delle grassose risa, che facevano gli ascoltanti), ch'io credo che lui più di me se ne deve ricordare; fuggendo il male, arrivato Pantalone, Polidoro torna & entra in casa in colera con la Camilla, e *Z*anne, che havea udito le bastonate, trovòa sorte un sacco e vi

si pose dentro, e la serna di Camilla lo ligò ben forte, & in mezzo della scena lo pose come se fusse morto; & in questo venne lo Spagnuola, che era giunta l'hora che l'han detto la Camilla, & andò a batter la porta, e la serva li rispose e le disse che Polidoro era ritornato dalla villa; lo Spagnuolo, adirato de la nova, si parte dalla porta di Camilla, e con un focosissimo sospiro alzò gli occhi al cielo, e disse: ahi amargo de mi; & intoppa nel sacco dove stava dentro il misero *Z*anne, lui & il suo servitore cascarono in terra, uno sopra l'altro; & alzatosi con grandissima ira, dislegò il sacco e cacciò fuora il *Z*anne, e con un bastone le conciò molto ben le ossa; fuggendo il *Z*anne, lo Spagnuolo & il suo servitore di dietro dandole si partirono de la scena, & uscì Polidoro, col suo servitore, e la Comilla con la sua serva, dicendole che si risolvesse di maritarsi, che lui per alcuni degni rispetti non la voleva più tenere; e dopo di averlo negato piu volte, si risolse di fare tutto quello che Polidoro li comandava; e così fu d'accordo di torre il *Z*anne per suo ligitimo sposo; tra questo ragionare, usci Pantalone, tutto armato d'arme bianche senza fibiarle; & il *Z*anne, con due arcobugi in spalla, & otto pugnali nella centura, & una targa & una spada in mano, e con uno elmo tutto ruginoso in testa; li quali andavano cercando quello che le havea dato le bastonate; e dopo che

hebbero fatto molti colpi, con li quali si davano a credere che con quelli ammazzariano i lori inimici, in questo la Camilla diede animo a Polidoro ch'andasse a parlare con Pantalone; del che accortosi il vecchio, lo mostrò a *Z*anne, & il *Z*anne, tutto impaurito tremando, fece atto al padrone che debba essere il primo a dare l'assalto, & il Pantalone dicea il medesimo a *Z*anne e Polidoro; accortosi della tema che l'uno e l'altro tenea, lo chiamò per nome e disse: o signor Pantalone; & esso rispose a ser Spagnuolo: hora mi chiami signore, ah! e posero mano alle spade, & il *Z*anne non sapea a qual'arme porre mano, e con questo fecero una ridicolosa scaramuzza, la quale durò un pezzo; alla fine, Camilla tenne il Pantalone e la serva il *Z*anne, e così fecero pace; fu data la Camilla per moglie al *Z*anne, e per honore di queste nozze, fecero un ballo alla Italiana; e Massimo, da parte di Orlando, fece la scusa che se la ditta comedia non fu quale in vero quelli Serenissimi Prencipi meritavano, che gli havesse per scusati, che la fretta l'havea causato, e con ogni debita riverenza diede la bona notte.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE. — LES COMMENTAIRES.

pages.

I. La note juste 11
II. Marotte et marotte. 13
III. Pluie de faveurs 15
IV. Commedia dell' arte 19
V. Gymnastique 29
VI. A Mantoue et à Bologne. 35
VII. A Florence et à Rome 41
VIII. Roses et épines 47
IX. Délassements 51
X. Bière et clairet 57
XI. La particule nobiliaire 65
XII. Strette. 69

DEUXIÈME PARTIE. — LES LETTRES.

I. Lettre de Roland de Lassus à Guillaume de Bavière, datée de Munich, le 11 septembre 1573 . . . 75

pages.
II. Lettre de Roland de Lassus à Guillaume de Bavière, datée de Bologne, le 3 mars 1574 79
III. Lettre de Roland de Lassus à Guillaume de Bavière, datée de Florence, le 7 mars 1574 83
IV. Lettre de Roland de Lassus à Guillaume de Bavière, datée de Munich, le 18 mai 1574. 85
V. Lettre de Roland de Lassus à Guillaume de Bavière, datée de Munich, le 16 juin 1575 87
VI. Récit dialogué de la représentation de la *Cortegiana innamorata*, à la Cour de Munich, en 1568 89

Mus 3700.14
Cinq lettres intimes de Roland de L
Loeb Music Library BCX381
3 2044 041 089 798